Zeitschrift: Bulletin de la SHAG : revue annuelle de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève

Herausgeber: Société d'histoire et d'archéologie de Genève

Band: 23-24 (1993-1994)

Nachruf: Hommage à Denis van Berchem

Autor: Giovannini, Adalberto

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Hommage à Denis van Berchem

par Adalberto Giovannini

Il m'est très difficile, n'étant pas Genevois et n'ayant pas grandi à Genève, de rendre dignement hommage à une personnalité qui a tenu pendant plus d'une génération une place importante dans la vie sociale et culturelle de notre cité. Je n'ai connu personnellement Monsieur Denis van Berchem que dans les vingt-cinq dernières années de sa vie, durant lesquelles il se retira progressivement des affaires publiques et universitaires pour se consacrer davantage à ses recherches scientifiques. Ce n'est donc qu'un portrait partiel et incomplet que je suis en mesure de vous proposer et je vous prie d'avance de m'en excuser.

Denis van Berchem a eu dès sa jeunesse un goût très prononcé pour l'histoire qu'il a hérité de son père Victor van Berchem, qui était médiéviste, de son oncle Max van Berchem, orientaliste spécialiste de l'Islam, et de son grand-père maternel, l'égyptologue Édouard Naville, dont il publia récemment une partie de la correspondance. Après avoir fait sa licence en études classiques à Genève en 1931, il se rendit à Paris pour y suivre l'enseignement de maîtres réputés de l'histoire romaine, qui l'intéressait plus particulièrement, Jérôme Carcopino et André Piganiol. Il y entreprit une thèse sur le sujet alors peu à la mode «Les distributions de blé et d'argent à Rome sous l'empire». Il séjourne ensuite à Rome, où il fréquenta l'Institut allemand d'archéologie, qui était alors et qui est resté un des grands centres des études classiques. Il évoquait volontiers ces années d'avant-guerre, qui lui permirent de rencontrer quelques-uns des plus grands savants de l'époque, allemands, français ou italiens, et de créer des liens d'autant plus importants pour lui que la Suisse était, en partie malgré elle, assez isolée dans le domaine scientifique et intellectuel. Conscient de cet isolement, il entreprit des démarches pour la création de bourses en faveur de jeunes chercheurs, afin de les inciter à partir à l'étranger et voir ce qui se passait ailleurs. D'une certaine manière, il a été un précurseur du Fonds National de la recherche scientifique.

Puis vint la guerre. Nommé professeur de langue et littérature latines à Lausanne en 1939, après avoir soutenu sa thèse, il dut consacrer, comme tant d'autres, de plus en plus de temps à ses obligations de citoyen et de soldat. Fin 1942, il fut appelé à l'état-major personnel du Général Guisan, dont il fut le secrétaire et dont il rédigea pour l'essentiel le rapport final en 1945. Ce fut pour lui une expérience importante, dont il a parlé ici-même il y a une dizaine d'années.

Après la guerre, il reprit ses activités de professeur de langue et littérature latines, à Lausanne d'abord, de 1945 à 1948, puis à Genève où il fut nommé en 1949. Il entra en 1953 dans le comité de notre Société, dont il était membre depuis 1935, et en fut nommé vice-président en 1955. Mais une nomination flatteuse à la chaire d'histoire ancienne de l'Université de Bâle en 1956 interrompit provisoirement sa carrière genevoise. Doyen de la *Philosophische Fakultät* de Bâle de 1959 à 1960, il participa par une allocution remarquée aux cérémonies du 2e millénaire de la fondation de la cité rhénane. Il revint définitivement à Genève en 1963 pour succéder à Paul Collart à la chaire d'histoire ancienne de notre Université. En 1966 il en devient le recteur, sans se douter qu'il serait confronté deux ans plus tard à la grande contestation estudiantine déclenchée en mai 68 en France mais qui, en Allemagne, durait déjà depuis plusieurs années. Le recteur van Berchem a su faire face à cette situation inattendue avec une maîtrise souveraine dont se souviennent encore avec admiration ceux qui ont vécu ces événements, qu'ils aient été du côté des autorités ou de celui des contestataires. A peine libéré de ses obligations rectorales, il devint en 1970 vice-président de notre Société, dont il assuma la présidence de 1971 à 1973.

Homme d'action et de responsabilité, Denis van Berchem a aussi été un éminent savant qui s'est acquis dans le monde des sciences de l'antiquité, une renommée solide et durable. Il avait eu dès sa jeunesse et garda jusqu'à la fin de sa vie un amour profond et désintéressé de la recherche scientifique. Pendant soixante ans, de 1934 où parut son premier article dans une revue française réputée, jusqu'à cette année même où il put encore corriger les épreuves d'une dernière étude qui lui tenait à coeur, il a été l'auteur de plus de 80 publications, dont plusieurs livres. Mais ce n'est pas la quan-

tité qui compte et Denis van Berchem n'y attachait lui-même guère d'importance. Il avait cette intelligence pénétrante et efficace qui lui permettait d'aller à l'essentiel sans se perdre dans les détails inutiles ou les polémiques vaines et parfois déplaisantes qu'affectionnent certains savants. Dans le style sobre, précis et élégant qui était le sien, il parvenait à dire en quelques lignes ce que bien d'autres auraient étalé sur plusieurs pages; il a fait des articles de quelques pages là où d'autres auraient fait des livres entiers.

Très indépendant, il ne sacrifiait pas aux modes et aux caprices qui caractérisent trop souvent la recherche scientifique. Il était prudent dans ses hypothèses, qu'il ne publiait qu'après les avoir vérifiées avec la plus grande rigueur et les avoir longtemps méditées. Mais il ne craignait pas les idées neuves et il était prêt à les défendre, sans défi ni provocation mais avec conviction, lorsqu'il les estimait fondées. C'est ainsi qu'il remit en cause dans un petit livre, avec des arguments tout à fait pertinents, l'historicité du martyre de saint Maurice, ce qui ne fit pas trop plaisir à nos amis valaisans. Lorsque de jeunes savants, j'en étais, lui faisaient part de leurs théories ou de leurs projets, il les écoutait toujours avec attention, prêt à se laisser convaincre, même lorsque ces théories ou ces projets allaient à l'encontre de ses propres idées.

Toutefois, ce que j'ai le plus admiré chez lui dans les vingt-cinq années où j'ai eu la chance d'être d'une certaine façon son interlocuteur privilégié, c'est sa capacité d'aborder les problèmes, qu'il s'agisse de questions scientifiques ou de problèmes de la vie réelle, de façon globale. Il voyait l'histoire antique comme un tout dans le temps et dans l'espace, d'Homère à l'Antiquité tardive, du Proche-Orient à la Bretagne. Il savait qu'on ne peut vraiment comprendre un problème historique localisé dans le temps ou dans l'espace sans tenir compte de son contexte spatial et temporel. A une époque où l'on s'imagine que l'avenir de la science est dans la spécialisation à outrance, il a montré à de nombreuses reprises que c'est tout au contraire par l'association de faits ou de phénomènes apparemment sans liens les uns avec les autres que l'on peut comprendre autrement ces faits ou ces phénomènes.

Ceci est particulièrement vrai pour ses travaux sur l'Helvétie romaine. Il y a douze ans, mes collègues Pierre Ducrey et Daniel

Paunier ont publié un recueil d'une vingtaine d'articles que Denis van Berchem avait consacrés à l'histoire antique de la Suisse, dont quatre concernent Genève. Dans son introduction à ce recueil, intitulé «Les routes et l'histoire», Denis van Berchem a mis en évidence le rôle qu'ont joué les grandes voies de communication européennes dans le destin de notre pays, il a souligné à quel point l'histoire de la Suisse est liée à celle de l'Europe. Et j'aimerais terminer ma brève évocation en vous lisant le dernier paragraphe de cette introduction qui a quelque chose de prophétique: «J'espère avoir montré, par ce rapide survol, le rôle qu'ont joué, dans l'histoire de notre pays, à l'époque romaine, les diverses routes qui le traversent. Les Suisses imaginent volontiers qu'ils occupent le centre du monde. La lecture de ces pages ne pourrait que les fortifier dans cette opinion. Mais ils s'apercevraient aussi que, faute de pouvoir disposer librement d'eux-mêmes, les Helvètes, dont ils se considèrent comme les descendants, ont toujours dû se plier à des décisions prises sans eux en fonction d'objectifs largement extérieurs à leur territoire».

Les bouleversements que nous vivons actuellement montrent que ce qui était vrai il y a deux mille ans pour nos ancêtres les Helvètes l'est tout autant pour nous, les Suisses de la fin du XXe siècle, et que nous commettrions une grave erreur à vouloir nous refermer sur nous-mêmes en fermant les yeux sur ce qui se passe autour de nous.